

Saint-Denys Garneau, *celui qui s'excrit*

Pierre Popovic

Volume 30, numéro 2, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035947ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035947ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Popovic, P. (1994). Saint-Denys Garneau, *celui qui s'excrit*. *Études françaises*, 30(2), 111–122. <https://doi.org/10.7202/035947ar>

Saint-Denys Garneau, *celui qui s'excrit*

PIERRE POPOVIC

Les pauvres gens sont capricieux ; — la nature l'a voulu ainsi. Je m'en étais déjà aperçu auparavant. Lui, l'homme pauvre, il est soupçonneux ; il a même une façon particulière de considérer le monde, il observe du coin de l'œil chaque passant, promène autour de lui un regard inquiet, et prête l'oreille à chaque mot, se figurant toujours qu'on parle de lui, qu'on critique son extérieur piteux. Et chacun sait, Varinka, que l'homme pauvre est pire qu'un chiffon, qu'il ne peut jouir d'aucune considération, quoi qu'on écrive ! Oui, quoi qu'ils écrivent, ces barbouilleurs de papier, la situation de l'homme pauvre ne changera pas.
Dostoïevski, *Les Pauvres Gens*, Paris, P.O.L. éditeur, 1992, p. 100.

Dans un essai récent, qui n'a pas été sans défrayer la chronique, Jean Larose, avec cette élégance de la sommation qui n'est qu'à lui, feint de prendre congé de son lecteur après s'être interrogé sur « la supplication » qu'adresse fréquemment Saint-Denys Garneau « à Dieu de lui octroyer la vocation de sa pauvreté ». L'auteur de *La Petite Noirceur* poursuit en assurant qu'il faut « en venir à ce texte essentiel, extrait du *Journal: Le mauvais pauvre*¹ ». Cette étude va répondre, à sa façon, à cette

1. N.B. : La présente étude est la version légèrement retouchée d'une communication présentée au colloque « Saint-Denys Garneau, cinquante ans après » qui eut lieu à l'Université de Toronto, en novembre 1993. Elle constitue également un copeau échappé d'un établi très large, celui d'une recherche portant sur les représentations littéraires de la pauvreté. Cette recherche bénéficie du soutien du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et du Fonds pour la Formation de chercheurs et l'aide à la recherche (FCAR).

Jean Larose, *L'Amour du pauvre*, Montréal, Boréal, 1991, p. 247.

invitation, et proposer une lecture de ce texte très dense, cousu de la meilleure prose garnélienne, qui ressort d'un genre typique de la pratique diariste : l'autofiction délibérative.

Lire «Le mauvais pauvre» — le titre exact est «Le mauvais pauvre va parmi vous avec son regard en dessous²» — dans une perspective sociocritique consiste à s'efforcer de rendre compte de *l'intervention du texte sur les lieux du discours social*. Cette expression et le choix de ce terme d'intervention appelle quelques remarques. Apparue dans divers champs depuis une trentaine d'années — chez les institutionnalistes des organisations socio-culturelles (Lourau, Lapassade, Authier, Castoriadis, Hess) ; sous la forme du «théâtre d'intervention» dans le domaine théâtral; sous les dénominations «installation» et «intervention sur le lieu» en arts plastiques — le terme d'«intervention», unissant le sentiment d'un inévitable «déjà-là» et un vecteur de transformation active, est apte à désigner maintes pratiques sociales et esthétiques modernes et contemporaines. L'adapter à la critique des textes nécessite, sur le plan méthodologique, de disposer de données sur la carrière de l'auteur, sur l'état du champ poétique où il vient s'inscrire et sur les grands débats socio-discursifs en jeu au moment où il écrit, puis de procéder à une diffraction du concept, de le traduire, ce concept, en indices opératoires qui conduiront à mener l'analyse sur plusieurs fronts. Car le texte est à la fois : une intervention sur les lieux propres d'une tradition littéraire; une intervention dans un espace institutionnel où il entre en interaction avec les discours de légitimation qui dominant ou minent la scène littéraire; une intervention dans un espace d'énoncés dans la mesure où il est traversé par un réseau d'intertextes et d'interdiscours qu'il s'agit, dans la mesure du lisible, de faire voir (on s'intéressera donc à tout ce qui relève de la citation au sens large, de l'allusion à la nomination d'emblèmes, ainsi qu'aux lieux communs, aux idéologèmes, à tout ce qui indique le compromis du texte avec les discours sociaux environnants); une intervention esthétique, enfin, de sorte qu'il faudra porter attention à la facture rhétorique du texte, à ses redondances et à ses surcharges autant qu'à ses ellipses, aux métaboles principales qu'il fait donner, à ses ruptures et à ses inconséquences comme à ses jeux de signifiant et de rythme, afin de déterminer par là son intervention esthétique propre et d'en évaluer la portée. L'idéal, bien sûr, est de parvenir à articuler

2. «Le mauvais pauvre va parmi vous avec son regard en dessous», dans Saint-Denys Garneau, *Œuvres. Texte établi, annoté et présenté par Jacques Brault et Benoît Lacroix*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 570-575.

ces différents vecteurs méthodologiques, d'aller d'un palier de l'analyse à l'autre afin de mettre en évidence le travail effectué par le texte sur les représentations et les discours sociaux.

Quoique la réalisation complète d'un tel programme excède l'espace ici imparti, il est possible de proposer une description raisonnablement précise de la pauvreté Garneau (comme on dit *la pauvreté Rutebeuf* en respectant la forme ancienne, elliptique, du complément d'attribution) et de mettre en évidence la façon dont le texte garnélien offre un traitement spécifique de la pauvreté qui, pour une part, est corrélé à la doxa des années trente, mais qui se démarque aussi radicalement de celle-ci, la fait bouger, la met en question³.

Dès son titre, l'extrait du *Journal* associe la *pauvreté* et le *regard* par l'entremise d'un mouvement — *va parmi vous* — dans l'espace d'une collectivité anonyme mais proche, et dont la maladie, le manque de reconnaissance ou le défaut d'accueil seront d'autant plus péniblement ressentis que cette collectivité, justement, est proche, familière. Comme très souvent chez Garneau, la concrétude du thème — la pauvreté — se désosse, s'effrange, s'éparpille à mesure que le texte s'écrit. Peu à peu, la *mauvaise pauvreté* devient une sorte de signe évidé mais obsessivement présent, un symptôme idéal/affectif minant le sujet de l'intérieur. De la même façon, le *vous* semble devenir de moins en moins extérieur et oscille entre deux postures allocutaires : il se déplace d'une part vers ce que les grammaires classiques nomment « un pronom expressif d'intérêt atténué » profilant un être anonyme, dépersonnalisé mais singulier, un paradoxal tout-un-chacun-individué dont la singularité procède de ce qu'il est habité par ce mauvais objet ou cette mauvaise idée ou ce mauvais sentiment de soi qu'est la mauvaise pauvreté ; il glisse d'autre part vers ce que la syntaxe latine appelait un *dativus ethicus*, appelant le lecteur, l'invitant à participer de sa souffrance, c'est-à-dire, au bout du compte, transformant le regard lecteur en lorgnette qui est elle aussi *par en dessous*, indiscreète, voyeuse, malheureusement complice.

3. Dans ce qui suit, les rapports intertextuels et institutionnels seront délaissés ; ils feront l'objet d'une étude ultérieure.

Les deux modélisations des deux lexèmes *mauvais* et *par en dessous* sont extrêmement importantes et signifiantes. L'attribution au pauvre d'un regard oblique, envieux, d'un mauvais œil est en effet fréquente dans l'imaginaire littéraire et inverse d'une certaine manière cet œil célèbre avec lequel le déclassé par excellence, Caïn, connu quelque problème. On trouvera par exemple dans ce curieux roman épistolaire de Dostoïevski qui a pour titre *Les Pauvres Gens* un écho tout à fait étonnant au titre de Garneau :

Les pauvres gens sont capricieux ; — la nature l'a voulu ainsi. Je m'en étais déjà aperçu auparavant. Lui, l'homme pauvre, il est soupçonneux ; il a même une façon particulière de considérer le monde, il observe du coin de l'œil chaque passant, promène autour de lui un regard inquiet, et prête l'oreille à chaque mot, se figurant toujours qu'on parle de lui, qu'on critique son extérieur piteux. Et chacun sait, Varinka, que l'homme pauvre est pire qu'un chiffon, qu'il ne peut jouir d'aucune considération, quoi qu'on écrive ! Oui, quoi qu'ils écrivent, ces barbouilleurs de papier, la situation de l'homme pauvre ne changera pas⁴ !

Le personnage mis en scène par « Le mauvais pauvre » éprouve exactement la même inquiétude paranoïde, épouse le même comportement en porte-à-faux. Le jeu de sens esquissé entre *mauvais pauvre* et *mauvais œil*, soutenu par un chiasme implicite (socialement le pauvre est *en dessous*), laisse planer l'idée d'une mauveté essentielle, héritée d'une *jettatura* imparable, ontologique, mais libère également le regard : si le regard *par en dessous* est le regard de l'envie, il est aussi celui du désir sous quelque forme que prenne celui-ci.

La *pauvreté* Garneau offre deux visages particuliers.

Le premier se rencontre par exemple dans cet extrait de la correspondance :

Le monde est plus que jamais « à la question ». Ce n'est pas nouveau mais c'est plus aigu. Et c'est encore du même lieu que nous vient la question. Du mal, de la misère, des pauvres, du péché, de la douleur. Si ça n'était pas, nous donnerions peut-être le nom de bonheur à la satisfaction et nous passerions d'une à une autre jusqu'au sommeil sans vouloir changer de niveau. Le progrès est un changement de niveau. [Dans la marge : *Pauvreté*]. Heureusement, « il y aura toujours des pauvres parmi nous », il y aura toujours des pauvretés en nous.

[...]

Dostoïevski, comme l'indique Berdiaeff, fait proprement là la

4. Dostoïevski, *Les Pauvres Gens*, Paris, P.O.L. Éditeur, 1992, p. 100.

prophétie du monde communiste, qui est comme tu dis « le succombement à la tentation de la douleur du monde », qui est le refus de la pauvreté, refus de la pauvreté matérielle comme si c'était là toute la pauvreté et ainsi refus de toutes les pauvretés. Et qu'est-ce que le monde va faire, pourrait faire sans la pauvreté, ses pauvretés, les pauvretés de ses douleurs ? On veut lui enlever le besoin de Dieu, la compagnie du Christ, l'empêcher de dépasser ses pauvres richesses par sa pauvreté⁵.

À de divers (mais significatifs) détails près, ces lignes pourraient être celles d'un doxographe engagé dans les débats socio-politiques du temps. Elles affichent en effet un anti-communisme hégémonique métissé de la touche de critique spiritualisante propre à la mouvance de *La Relève*, laquelle est aussi reconnaissable à d'autres éléments : relativisation du rôle bienfaiteur du progrès, antimatérialisme, conception de la pauvreté comme épreuve et moyen de transcender les contingences (on songe ici aux influences de Bernanos, Maritain, voire de Mounier, lequel, à la même époque, critiquant « le règne de l'argent » écrivait qu'il fallait « parier sur la pauvreté⁶ »). Il n'y a là rien de très original et la phrase « Je crois que j'ai la vocation de la pauvreté » que l'on retrouve dans le *Journal* à la date du 13 août 1938 — celle-là même qui a frappé Jean Larose — peut se situer dans le prolongement direct de cette filiation. Il est cependant remarquable que Garneau prenne le soin de prolonger la citation de l'Onction à Béthanie — qu'il lit exactement comme le XIX^e siècle bourgeois a décidé de la lire : c'est-à-dire sur le mode d'une fatalité sociale qui nie par avance toute efficace aux utopies radicales et, par

5. Saint-Denys Garneau, *op. cit.*, p. 938-939.

6. Dans une « Lettre du 28 février 1933 », citée par Philippe Sassier, *Du bon usage des pauvres. Histoire d'un thème politique (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, Fayard, 1990, p. 217. Notant entre plusieurs écrivains chrétiens et le Proudhon de *La Guerre et la Paix* (1861) une parenté de vues, Sassier accorde aux premiers une place originale dans le concert des attitudes modernes envers la pauvreté : « Ainsi le manque de certains biens, de certains confort physiques ou moraux n'empêche pas l'homme d'être pleinement maître de lui-même, bien au contraire. S'il est des peines à proscrire parce qu'elles dégradent, d'autres sont supportables, voire désirables, parce qu'elles entretiennent, édifient l'humanité. Cette attitude de juste mesure face aux besoins est, on le devine, très isolée dans l'histoire des idées de ces deux derniers siècles. Il faut [la suivre] au travers d'un lignage de la pensée dont Péguy, Mounier, ou Bernanos sont, jusqu'à nos jours inclus, les figures les plus en vue. Isolés dans l'air du temps désormais adonné à la satisfaction de tous les besoins comme mode de perfectionnement humain, ils posent cette vieille distinction thomiste entre pauvreté (manque du superflu) et misère (manque du nécessaire) comme la première tâche d'une réflexion politique digne de ce nom » (p. 215). Non signalé par Sassier, le rôle de Maritain dans la relance de cette « distinction » thomiste est très important.

un mécanisme de contamination argumentative typiquement idéologique, à toutes les pensées réformistes — de cette assertion qui, manifestement, le taraude : *il y aura toujours des pauvretés en nous*, assertion qui n'a rien à voir avec la lecture bourgeoise susmentionnée et qui annonce la privatisation et le désamorçage de la *socialité du thème de la pauvreté* qui seront à l'œuvre dans «Le mauvais pauvre». Or, en passant au mauvais pauvre, en passant du doxographe épistolier au diariste essayiste, de la prose de communication à l'autofiction délibérative, il y a renoncement à une vocation, constat d'une vocation manquée⁷ et, plus décisivement, passage de l'idéal d'une vocation de la pauvreté qui permettrait à l'individu de se transcender en sujet plein à l'aveu par défaut d'un vœu de mauvaise pauvreté qui livre le sujet à l'isolement et à la désolation peut-être, mais qui ouvre sur un sujet inachevé de toute éternité, toujours déjà en perte de lui-même. C'est peut-être dans et par ce passage que Garneau s'avère un poète exactement contemporain.

Ainsi que le montre le déroulement du texte «Le mauvais pauvre», l'avènement de ce sujet en constante perte de lui-même se vit sur un mode dysphorique — forcément, pourrait-on dire, mais il importe de remarquer qu'il ne s'accomplit pas sur un mode tragique, car la prose conserve cette touche d'ironie blême qui fait que tant de poèmes de Garneau, sans pousser à une compassion révoltée comme le font par exemple les textes d'un Corbière, suscitent très souvent ce déséquilibre émotif, cet éthos incertain, ce pincement au cœur.

Les trois premiers paragraphes d'ouverture vont droit au but et présente le personnage du mauvais pauvre dans son entièreté. Trois caractéristiques le définissent : «c'est un pauvre irrémédiable, c'est un pauvre et c'est un étranger, c'est un pauvre irréparable». Comme à l'accoutumée, les mots sont décalés de leur sens, comme s'ils étaient écrits à côté de ce qu'ils sont dans l'usage ordinaire; les adjectifs particulièrement dérapent sans cesse de l'abstrait vers le concret et vice versa. «Irrémédiable, irréparable», ce pauvre l'est à la lettre, à la mauvaise lettre, pourrait-on dire, car ces qualificatifs disent l'un que la condition de mauvaise pauvreté est sans remède, l'autre à la fois que les fautes du mauvais pauvre ne peuvent

7. Cf. «Est-ce que je puis distinguer le principe et le processus de cette illusion mortelle, de cette construction mensongère, de cette imposture? Je crois que cela peut se ramener à une vocation manquée, refusée, à l'exploitation d'une grâce, d'une connaissance de la grâce et de la pureté qui m'avaient été données pour un autre usage, surnaturel celui-là. Il y aurait aussi une impuissance à participer à la vie joyeuse, insouciance, "agréable" (manque d'abondance, de générosité et de confiance) doublée d'une insatisfaction sexuelle.» (Saint-Denis Garneau, *op. cit.*, p. 497-498.)

avoir réparation et que son corps qui ne se soutient plus ne peut être réparé.

Ces fautes résultent de trois rôles dont le mauvais pauvre ne sait trop s'il se les est donnés ou s'ils lui ont été donnés. Le premier rôle est celui d'un rôdeur d'un mauvais genre. Le mauvais pauvre est un voleur, mais un voleur très curieux, d'une part parce que ce ne sont pas des biens matériels qu'il recherche mais une joie que d'autres possèdent et qu'il voudrait atteindre, d'autre part parce que ce voleur est totalement incapable de conserver son butin : « Il rôde autour de vos richesses et s'introduit dans vos bonheurs par effraction. Il voudrait se rassasier par ses yeux de votre joie [...] Il a beau s'épuiser par des escaliers de service pour entrevoir de plus près vos trésors, il y a un trou en lui par où tout s'échappe, tous ses souvenirs, tout ce qu'il aurait pu retenir. » Le second rôle tient en ceci : « c'est un étranger. » Il va sans dire que, dans la doxa pure laine, tricotée serrée historico-épique, du Canada français des années trente où brillent divers relents racistes et le simili-fascisme de l'abbé Groulx, ce terme d'*étranger* est particulièrement fort. La phrase associe étroitement l'*étrangèreté* au dépouillement et à une exclusion de la sphère des échanges : « c'est un étranger, c'est-à-dire qu'il n'a rien, rien à échanger : un étranger ». Cette exclusion de l'échange joue sur deux tableaux : premièrement, elle signale une distance très nette à l'égard d'un monde qui n'est préoccupé que par la et les valeurs d'échange, au sens le plus terre-à-terre, économique du terme ; se retrouve ici en filigrane la critique du matérialisme déjà vue dans la correspondance ; deuxièmement, ces échanges sont aussi des rapports sociaux au sens le plus large et, plus particulièrement, ceux qui président au fondement même du lien social : la communication, le langage. À l'égard des règles de la vie sociale et de la communication linguistique, le mauvais pauvre est systématiquement déplacé, déclassé, dissident, il agit et parle de travers, de guingois, il est inconvenant, incongru, malséant même, sinon surtout, lorsqu'il veut bien faire. Mais les choses se corsent lorsqu'on arrive au troisième rôle. En effet, cette incongruité, cette inconvenance devrait avoir pour résultat de mettre le mauvais pauvre à sa place, c'est-à-dire de le mettre en marge, de le confiner dans la marge. Or, l'homme « ne joue pas franc jeu [...], il veut prendre part. Prendre part à votre vie, joie ou douleur ». Sa position est fautive, jouxte l'accusation de dissimulation ou de sournoiserie ; le troisième rôle est donc celui d'un « imposteur ».

Il n'est pas anodin d'observer que le thème du jeu⁸ fait ici retour sous la forme du « non franc jeu » et dans l'incarnation d'un joueur inauthentique. Or, c'est à une sorte de jeu du qui-perd-perd qu'est astreint et contraint le mauvais pauvre, car rien ne lui advient qui ne soit touché par le motif de la perte. Perte intarissable de celui qui ne s'appartient pas parce qu'il ne peut rien retenir : « il y a un trou en lui par où tout s'échappe, tous ses souvenirs, tout ce qu'il aurait pu retenir ». C'est là une incontinence morale, affective, spirituelle résumée par ce mot qu'affectionnait Rimbaud : *trou*, trou au vif du sujet et auquel est corrélé ce « trou de rat » par où le regard du non-héros fictif aimerait « se glisser et fuir à toutes jambes jusqu'à dormir d'épuisement ». Le mauvais pauvre ne parvient pas à être parce qu'il ne peut se faire être ; plus outre, parce qu'il ne peut s'empêcher de se faire être sous lui. Le mauvais pauvre dès lors est un être sous soi. Et si le regard par en dessous est en conséquence ce regard complexe qui voit l'en dessous des cartes, la face cachée du jeu, il est aussi le regard du désir mal demeuré désir, jusqu'en ses connotations érotiques, et est encore le regard qui voit le lieu « par où ça fuit ».

Cette perte intarissable se condense dans un jeu de mots instillant dans le texte une touche de fantastique qui n'est pas sans faire songer à certaines nouvelles de Julio Cortazar : « À l'heure qu'il est chacun sait qu'il est un imposteur, tous les habits sont usés, toutes les contenance. Comme on dit : il a perdu contenance. Il suffit de le regarder, il perd contenance, sa forme de toutes parts cède comme un sac de papier gonflé d'air [...] ». Prise au mot, l'expression « perdre contenance » ramène l'attention sur tous les glissements de sens qui inscrivent dans l'écriture même l'exclusion de la sphère des échanges susdite : jeu sur les sens propres et figurés (« irrémédiable, irréparable »), jeux paragrammatiques et paronomastiques entre savoir et avoir (« Est-ce qu'à la savoir il va l'avoir ? ») ou entre envie et vie (« Il a envie, c'est tout ce qu'il a, peut avoir, c'est sa vie »), détournements sémantiques en cascade (« contenance, sac de papier gonflé d'air, se dégonfler, trou, etc. »). En cette guise, le langage lui aussi fuit de toutes parts, il s'évide de sa socialité, se désocialise, il s'égoutte, s'écoule, a des pertes, et ceci est à mille lieues de la langue pleine, harmonieuse, transparente, orthogonale, sacrée, célébrée par la tradition et par des idéologues comme Lionel Groulx ou des critiques comme Camille Roy. L'évidure du langage pratiquée par Garneau place le mauvais pauvre dans la plus solitaire des solitudes, mais c'est la place de l'écriture — de son écriture —

8. Le thème du regard est souligné dès le titre.

qu'il creuse là, et la possibilité d'une liberté de l'écriture qu'il gagne ainsi. À l'égard du langage socialisé, Saint-Denys Gameau n'est pas celui qui s'inscrit mais celui qui reste sur la touche, qui ne s'inscrit et ne souscrit, il est *celui qui s'excrit*.

Ce jeu sur la perte de contenance amorce deux mouvements qui sont développés tout au long de la suite du texte.

Le premier achève d'établir l'inconvenance, la dissidence forcée du mauvais pauvre et prend appui sur un déplacement du regard : d'une entrée en matière à base de narration impersonnelle et descriptive, le texte évolue vers une interpellation ouverte des *autres*, définis par un très équivoque *vous*; des yeux du mauvais pauvre, l'attention se porte vers les regards de ceux parmi lesquels il *va* et vers ce qui, de l'extérieur, lui arrive. Cela donne : « Vous, les riches, qu'allez-vous en faire, de ce pauvre irréparable, qui, par en plus, est étranger et, par en plus, est imposteur ? » Dans ce double inélégant *par en plus*, il est difficile de ne pas entendre l'auto-ironie de celui qui, par son étrangèreté, est un par en moins et un parent moins, c'est-à-dire un familier soustrait et qui se soustrait. La réponse à la question « qu'allez-vous en faire ? » est sans surprise : rien, sinon l'exclure. De ce fond qui perd à ce comble qu'il est, le mauvais pauvre est inutile, inutilisable ; il n'est pas membre d'une collectivité distincte et n'a d'ailleurs pas d'identité distinguée (« Si le pauvre était quelque chose, avait une identité distinguée, il ne serait pas le pauvre »), la seule solution loge à cette enseigne : « Il faut que je m'en aille ». À nouveau, ceci est à mille lieues de la doxa des années trente et de la représentation de l'individu qu'elle favorise, laquelle ne conçoit celui-ci que comme le décalque de la collectivité, le veut toujours peu ou prou en « service national » et le somme de participer à la geste de l'histoire.

Le second mouvement part d'un renversement complet et se prolonge par un changement de la posture d'énonciation qui devient curieusement à la fois interne au personnage (on sait en effet comment il pense et pensait) et extérieur à lui (puisque les repères de subjectivité, les embrayeurs demeurent *ils, alors, maintenant*), ce double aspect suscitant un effet d'étrangeté et d'impondérabilité. Le renversement est un retournement du regard contre soi : parce que le mauvais pauvre ne peut se nourrir du monde, parce qu'il ne peut se nourrir ni de l'accueil d'autrui ni même du paysage — en sorte que devant la beauté du printemps, il ne fait figure que d'inopportune corneille sonore, par le biais de cette épi-zeux : « on *croit croire* à cette beauté du printemps ». Il est bientôt condamné à se nourrir de lui-même, et cette autophagie le mène jusqu'à se réduire à sa plus simple expression.

L'ensemble de ce mécanisme est décrit dans les lignes suivantes :

C'est alors qu'entre en jeu l'étrange idée de l'épine dorsale. Il avait eu déjà l'idée des os, mais elle n'était pas sans doute pas pure. Cette idée des os consistait à se dépouiller de la chair à laquelle on ne peut jamais se fier, par exemple de ce masque qui ne cesse de nous trahir au moment où l'on s'y attend le moins.

[...]

Mais cette idée a passé. Elle n'était sans doute pas suffisamment profonde, cherchant encore l'apparence, cherchant à échapper à l'apparence encombrante de sa face de chair. Maintenant, c'est l'idée de l'épine dorsale avec cette impression en plus d'une hache qui (sans douleur) en détache les côtes, l'impression d'être ébranché.

[...]

Et pendant qu'il est assis là, attentif à sa désolation, il sent petit à petit s'accroître ces heurts à la base des côtes, au long de l'épine dorsale, il sent que des êtres sont là, armés de haches, qui l'ébranchent. C'est comme un soulagement. Maintenant il sera réduit à ce seul tronc vertical, franchement nu. C'est, comme il dit, sa dernière expression. La seule acceptable, la seule qu'on est sûr qui ne ment pas. Il sera dépouillé de ses serres, des côtes qui retiennent son cœur enfermé. Il sera dépouillé de cet habit, de cette circonférence où son attention sans cesse voyage et se perd et s'épuise. Il n'aura plus rien à défendre. Il ne sera plus en proie à cette méchante soif tapie au creux de sa poitrine.

Etc.

Et cetera... car le texte se termine ainsi, abruptement, sur un etc. dont Jacques Brault et Benoît Lacroix rapportent qu'il fait signe d'une page arrachée, laquelle paraît un ultime ébranchement refusant au lecteur le satisfecit d'atteindre ce qui serait le comble de la réduction à la plus simple expression : le point final.

L'oxydo-réduction du corps conduit à un idéal d'innocence qui parachève le vœu de mauvaise pauvreté par contrainte. Privé de la nourriture du monde, le mauvais pauvre s'ébranche parce qu'il devient lui-même trop pauvre en monde. Il en résulte que la seule condition de possibilité de cette écriture, dans le moment socio-historique où elle émerge, est un émondement du sujet consécutif à l'émondement du monde⁹.

9. Ce provignement est au service de la lecture : « émondement » (à partir du verbe « émonder », synonyme d'« ébrancher ») est beaucoup plus approprié que le très commun « émondage ».

Ces éléments d'analyse permettent de décrire sommairement la relation du texte au discours social des années trente.

Plusieurs écarts significatifs entre « Le mauvais pauvre » et la doxa des années trente ont déjà été signalés, notamment à propos du sujet en perte de lui-même ou d'une écriture rendue à sa pleine liberté par sa *dissociatio* d'avec le langage socialisé. Mais il y a plus. De part en part de la carte du discours social, une valorisation constante du fixe, des amarres, de l'établi, du « raciné », pour le dire à la façon de Groulx, circule de prose en prose. Les seules dynamiques dignes d'estime vont dans la voie des resserrements de liens, dans le sens du rattachement des êtres à leur devoir, leur famille, leur groupe d'appartenance native, leur « monde », leurs murs. Le propriétaire¹⁰, les « professionnels », les notables de province, les pères et les mères, les colons que les campagnes de « retour à la terre » réinventent sont les enfants chéris de la doxa. Quant à la pauvreté, elle constitue un complexe discursif suractivé dans les années trente. Cela tient aux événements, bien sûr. Des pauvres, des assistés, des mendiants, la crise en produit à la chaîne dès qu'elle atteint la métropole et la province. Mais, en discours, le chômage et le paupérisme ne sont pas seulement des réalités statistiques accablantes. Ce qui gêne les idéologues, les publicistes et les doxographes est qu'ils sont par trop visibles, qu'ils se répandent dans la ville comme des traînées¹¹. Ils débordent sur les rues. On n'en finirait pas de dérouler la liste des citations relatives à « la déambulation sans but » des « crève-la-faim ». Dans les revues, dans les journaux du temps, le vocabulaire semble manquer de verbes pour désigner le mode de déplacement de ces gens qui musardent, errent, vagabondent, vaguent, rôdent, vadrouillent, traînent les rues quand doxiquement il faudrait les courir, tels des gobe-mouches de et du malheur. Plus ils sont plaints, plus on se plaint d'eux, dans un discours attentif à repérer dans leurs files informes les profiteurs, les abuseurs du système, les *mauvais pauvres*. C'est ce signe social-là bien loin des bons pauvres que la bienfaisance caritative ou que la charité dite publique, comme

10. Plus précisément le *petit* propriétaire, car la crise produit un lourd ressentiment à l'égard des grandes fortunes (dont les titulaires se sont bien tirés du krach à l'inverse des petits spéculateurs), des grands propriétaires et des « trusts ».

11. Le mot est à prendre littéralement et dans tous les sens : entre la prostituée et le chômeur, la rumeur montréalaise établit une équivalence allégorique très efficace.

certaines filles doxiques, chérissent parce qu'elle les ont sous et à leur main. Tout le texte garnélien est traversé par le discours de la crise, et c'est peu dire qu'il le travaille de l'intérieur, désarticulant les fragments qu'il lui emprunte, volant des étincelles de discours. L'un des ressorts majeurs de la mise en texte du *Mauvais Pauvre*, donnant à voir un «mendiant aux yeux mauvais», qui est pris «en flagrant délit de pauvreté dans un habit volé en guise de cuirasse pour tenir debout», qui exerce un «commerce épuisant» et est, à ce qu'il dit lui-même, d'un «commerce épuisant», qui est accablé d'une «manie de détournements de fonds ou plutôt d'apparences», repose sur une isotopie «économie» qui fait plus qu'y insister.

Deux conséquences découlent de cette remarque.

Ce trait montre que le texte procède à une lecture active de la rumeur, qu'il s'arroge le droit, voire le luxe (gratuit) de jouer librement avec les signes sociaux, qu'il observe *par en dessous*, afin de tenter de dégager une parole autonome, singulière, non pas contre la prose du monde mais à même la prose du monde. Que ce regard et jeu dans et sur l'espace discursif donne lieu à des textes aussi déceptifs et autophages que le sont ceux de Garneau donne une idée de l'ambiance doxique et axiologique étouffante dans laquelle il se débattait.

Par son travail de la figure du «mauvais pauvre», c'est la naissance d'un constat dont l'époque actuelle est repue jusqu'à la gorge que le texte de Garneau photographie; il faut y lire en effet la photo sur le vif d'un moment — la Grande Crise — où, pour la première fois peut-être, ni la solitude ni la pauvreté n'ont socialement de sens. C'est là l'indice de ce que l'efficace des grands textes référentiels (mythique et catholique) et de ce que l'efficace des grandes utopies modernes (et là il faut ratisser large: entendons par là tout ce qui, à gauche, à droite, au centre et partout, a porté, dans les années trente, le drapeau révolution: prolétarienne, spirituelle, corporatiste, etc.) sont en perte de vitesse et en déficit de croyance («on croit croire» dit le texte). Le doute porté à l'endroit de ces discours référentiels et révolutionnaires livre toute la place au «mauvais pauvre» et à sa «désolation», formes extrêmes, asémantisées de la pauvreté et de la solitude. Et c'est aussi le signe de ce que cette pauvreté et cette solitude ne sont plus sublimables, comme elles l'étaient encore dans la littérature et dans la poésie du XIX^e siècle, où le dandy baudelairien, le crochard corbiérien, le voyant rimbaldien, le mendiant pathétique style Germain Nouveau ou encore le clochard céleste façon Verlaine s'autorisaient une transformation sublime de la misère. Par cela aussi, par cette insublimation, Saint-Denys Garneau s'avère l'un des poètes de la modernité québécoise la plus exactement contemporaine.